

phrase toutefois revient sur une méthodologie plus satisfaisante en ré-insistant sur la nécessité de ne pas donner une interprétation unique et universelle de ces objets mais de prendre en considération leurs contextes, leur chronologie et leur distribution. Là on ne peut que suivre l'auteur : malheureusement il n'en a pas assez tenu compte lui-même qui n'a analysé nulle part ni le type de site ni surtout le cadre institutionnel et administratif dont il relève.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Richard L. GORDON & Francisco MARCO SIMÓN (Ed.), *Magical Practice in The Latin West*. Papers from the International Conference held at the University of Zaragoza 30 sept. – 1 oct. 2005. Leyde, Brill, 2010. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XXIII-676 p., 39 pl., ill. (RELIGIONS IN THE GRAECO-ROMAN WORLD, 168). Prix : 188 €. ISBN 978-90-04-17904-2.

Gabriella BEVILACQUA (Dir.), *Scrittura e magia. Un repertorio di oggetti iscritti della magia greco-romana*. Rome, Quasar, 2010. 1 vol. 21,5 x 27 cm, 177 p., 23 fig., ill. (OPUSCULA EPIGRAPHICA, 12). Prix : 30 €. ISBN 978-88-7140-439-4.

Michaël MARTIN, *Sois maudit ! Malédiction et envoûtements dans l'Antiquité*. Paris, Errance, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, 191 p., nombr. ill. (COLLECTION LES HESPÉRIDES). Prix : 29 €. ISBN 978-2-87772-414-2.

La magie antique a le vent en poupe. Lorsqu'en 1989 est apparue la plaquette en or de Baudecet (*ILB*<sup>2</sup> 167 = *AE* 1993, 1203 ; cf *Latomus*, 52, 1993), on savait encore peu de choses sur les pratiques magiques occidentales. En dehors des *Defixiones* d'Audollent, on ne pensait guère qu'aux lamelles orphiques de langue grecque ou aux papyrus d'Égypte, toutes catégories auxquelles elle ne correspondait pas. L'inscription parut alors bien étrange et, malgré la réunion d'une équipe d'épigraphistes et de linguistes, son interprétation demeura incomplète. Le colloque réuni à Saragosse en 2005 n'est maintenant plus isolé et deux autres livres sur la question sont sortis de presse la même année, qui tous montrent l'importance de la magie à l'époque romaine dans le monde latin, autrement dit un développement géographique de nos connaissances et un renouvellement des questionnements. Les trois ouvrages sont cependant fort différents. Les actes du colloque, parus en 2010 avec un retard qui se ressent dans un certain décalage de la bibliographie, font le point sur une série de trouvailles récentes de grande importance opérées en Occident : les tablettes magiques de la Fontaine d'Anna Perenna à Rome, les *defixiones* du temple d'Isis et Cybèle à Mayence, et l'attirail d'un magicien mis au jour dans une cave de Chartres, trois découvertes qui s'ajoutent à de nombreuses pièces plus anciennes, également convoquées dans ces études. La recherche s'appuie sur des éditions, nouvelles ou renouvelées, commentées, qui constituent un des apports « techniques » du volume. Mais les interrogations posées sont aussi de nature très approfondie sur le sens de ces prières, soit maléfiques soit bénéfiques. Une des questions d'ailleurs est de savoir dans quelle mesure ces deux types fonctionnent de la même manière et s'il s'agit bien de catégories différentes dans leur essence. Les chercheurs s'interrogent sur les motivations, sur les mécanismes mis en jeu, sur le vocabulaire employé, sur les dieux

L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

81

2012

associés. À ce propos, le regard interprétatif de certains auteurs, comme Blänsdorf à propos de Mayence, est trop axé sur la question d'une origine orientale sans percevoir qu'Isis, par exemple, impliquée dans le nouveau temple d'époque flavienne, est devenue une divinité officielle du culte public romain précisément sous Vespasien et que Cybèle, en Germanie supérieure, est très souvent honorée dans un cadre institutionnel. Et depuis peu on sait qu'un autre temple de la même association divine et d'un même milieu officiel existait à Aix-la-Chapelle (*AE* 2006, 864), indiquant bien que ces cultes n'étaient pas isolés dans un contexte « orientalisé » par des soldats de telle origine. À Londres, c'est le gouverneur de la province qui restaure le temple d'Isis et ce n'est pas un « Oriental » au vu de son gentilice patronymique caractéristique des provinces occidentales (*RIB* III 1). On renverra pour ces questions aux actes d'un colloque de 2006 consacré aux religions dites « orientales », volume dont l'importance méthodologique doit être soulignée (cf. supra p. 350-352). La découverte de Chartres, d'ailleurs, qui a fait depuis le colloque l'objet d'une publication exhaustive dans *Gallia*, 2010, et ses *turibula* couverts de prières, montrent combien la pratique magique positive s'était diffusée dans des *civitates* gallo-romaines, dans un milieu complètement différent de celui de la capitale provinciale rhénane, un aspect que l'on pouvait déjà supposer à Bath dans les défixions faisant appel à la divinité celtique Sulis. Là c'est l'impact militaire de la Bretagne qui avait sans doute fait minimiser l'immixtion de la magie dans un milieu de religion indigène. C'est aujourd'hui dans cette perspective que j'interpréterais la tablette de Baudecet, mêlant mots latins et mots gaulois, mise au jour dans le matériel d'un sanctuaire d'importance locale. On pourrait en rapprocher la plaquette de plomb du Wolberg à Autelbas (*ILB*<sup>2</sup> 171), également découverte dans le contexte d'un petit temple, qui semble invoquer Mars Camulus. La magie comme indice de romanisation, c'est peut-être une vision un peu iconoclaste mais peut-être aussi pleine d'avenir. Les milieux sociaux concernés sont souvent des provinciaux, des indigènes, des femmes et non des immigrés italiens ou orientaux ; la langue parfois très recherchée des textes indique un niveau culturel élevé. En tout cas et *a contrario*, les défixions d'Ampurias ne sont pas étrangères à cette problématique puisqu'elles montrent une révolte contre le pouvoir romain en la personne des magistrats exécrés. – Les deux autres ouvrages proposent une perspective plus large puisqu'ils s'intéressent à la pratique magique dans l'ensemble du monde gréco-romain. Vu la croissance du nombre des découvertes et des identifications d'objets magiques, il était intéressant d'en proposer une typologie. C'est à cette tâche, ciblée sur les pièces inscrites, qu'est dédié le « repertorio » italien dirigé par G. Bevilacqua, avec un titre trop peu explicite. G. Vallarino a compilé un catalogue typologique bien classifié en fonction de deux groupes séparés : les « simples supports » différenciés selon la matière (métal, pierre, terre cuite, bois, papyrus...) et les « objets autonomes », figurines, médaillons, lampes, instruments divinatoires, vases... D'autres chapitres examinent l'écriture, la mise en page, l'illustration et les représentations figurées. Un instrument de travail qui aidera grandement les archéologues souvent perplexes devant ce type de découvertes. – En dernier lieu, un petit ouvrage de vulgarisation essentiellement axé sur la pratique négative, celle des envoûtements et des malédictions. M. Martin propose une brève description matérielle des lamelles d'imprécations, en plomb, puis envisage avec de nombreux exemples mis en scène de façon vivante les différentes catégories de défixions : celles

à caractère judiciaire et politique, les prières pour la justice, les questions économiques, celles du monde agonistique, celles du monde érotique. Son point de vue est très généraliste et l'auteur a cherché surtout des exemples frappants répartis dans le monde antique tout entier. Un court chapitre traite aussi des amulettes et de la protection magique. L'absence d'index, une bibliographie un peu courte et souvent ancienne, une faible place accordée au monde occidental et une qualité souvent déficiente des illustrations limitent la portée de l'ouvrage qui intéressera cependant ceux qui cherchent une introduction lisible à ce monde très complexe.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Julien ALIQUOT, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*. Beyrouth, Institut français du Proche-Orient, 2009. 1 vol. 22 x 28 cm, X-440 p., 266 fig. (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 189). ISBN 978-2-35159-160-4.

Traditionnellement considéré comme un espace clos, un pays confiné, le Liban se présente archéologiquement comme un territoire riche d'une histoire longue. Pour en approfondir la vie religieuse dans ses spécificités locales, Julien Aliquot s'est concentré sur l'époque romaine, entre la conquête du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère et la fermeture des temples au IV<sup>e</sup>. Mais pour en comprendre les enjeux et les transformations il était également nécessaire d'en rechercher ce qu'il a appelé « les origines barbares », autrement dit le paysage sacré et le fonctionnement des communautés locales qui ignorent la vie en cités, partagées entre nomadisme et pastoralisme mais aussi agriculture et brigandage qui les font craindre de leurs voisins phéniciens et damascènes. La mise en valeur de la région au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne se manifeste ensuite notamment par la construction de sanctuaires : en effet les cités ne dominent pas toute la montagne et c'est précisément dans les villages reculés que les lieux de culte sont les plus nombreux. Des potentats locaux, succédant aux princes clients de Rome les installent, les entretiennent et les fréquentent, d'autant plus activement que ces aménagements religieux constituent à notre connaissance les seuls espaces publics. Leur organisation et leur architecture témoignent de la recherche d'un compromis entre traditions régionales et modèles importés des colonies proches, comme Baalbek. En effet ces fondateurs et desservants des cultes du Liban, qui bénéficient des relais du pouvoir impérial dans la province de Syrie, qui contrôlent la gestion des biens des temples auxquels ils contribuent d'ailleurs de leurs deniers propres, font le choix d'adapter les traits caractéristiques du vocabulaire architectural gréco-romain classique aux usages locaux en tant que manifestation de leur emprise sur la société montagnarde, comme moyen de perpétuer leur domination. La perspective développée par l'auteur est fortement intéressante qui dépasse les clichés ethnographiques et replace les singularismes dans le fil de l'histoire générale. Son enquête rejoint d'ailleurs des remarques souvent émises à propos des cultes de régions très différentes : concernant le culte impérial par exemple. Certes les communautés du Liban forment couramment des vœux pour la prospérité de la *domus divina* et sollicitent à cette fin leurs divinités tutélaires ; mais pas plus qu'ailleurs elles ne lui dédient des temples spécifiques, préférant les associations locales. De même aussi l'auteur montre de manière convaincante que la réorganisation des dévotions indi-